



LB627

.G89

1888

c.1



Escuela Industrial "Jose María"

ENCUADERNACIÓN

Año.-Grupo

ALUMNO

*Prospicio Urbán*

México, a 20 de Mayo 1913



1080100720

A-391





0095-20260

Para el profesor Humberto Ramos  
Lozano, que en su Colegio recuerda en  
el alma de los jóvenes la actitud  
cardinal de Pestalozzi: "todo para los  
demás; nada para mí."

Su amigo y compañero,

Bibliothèque suisse.

R. Ramírez  
Cayacán, D.F. Septiembre de 1952

HISTOIRE DE PESTALOZZI

Ver pag 458





LB627

B89

1888

C.1

LAUSANNE, 1888 — IMPRIMERIE GEORGES BRIDEL

28446

HISTOIRE  
DE  
PESTALOZZI

DE SA PENSÉE ET DE SON OEUVRE

PAR

ROGER DE GUIMPS

ÉLÈVE DE PESTALOZZI, ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE

Auteur de

*La philosophie et la pratique de l'éducation,*

*Le nouveau livre des mères, etc.*

Seconde édition revue et ornée d'un portrait gravé.



LAUSANNE  
GEORGES BRIDEL ÉDITEUR

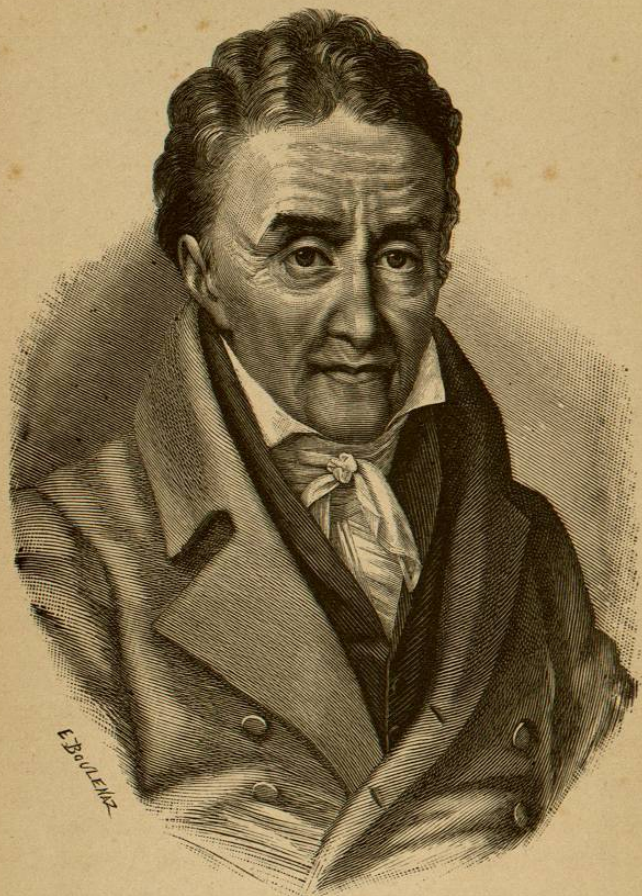
Droits réservés.



BU Raul Rangel Frías  
  
UANL  
FONDO  
HUMBERTO RAMOS  
LOZANO

*[Faint, illegible markings]*





Pestalozzi

## PRÉFACE

---

« Dans un demi-siècle, tous les appuis sociaux seront ébranlés. » Voilà ce que disait, il y a quatre-vingt-trois ans, un homme qui, en voulant sauver les pauvres, s'était fait pauvre lui-même, qui avait vécu avec les mendiants et comme les mendiants, pour apprendre aux mendiants à vivre comme des hommes, et qui, après avoir longtemps sondé les misères intellectuelles et morales que recouvre notre brillante civilisation, était sorti de cette expérience épouvanté pour l'avenir de la société, mais lui apportant un moyen de salut. Celui dont nous voyons aujourd'hui la prédiction accomplie s'appelait Henri Pestalozzi.

Il nous importe de bien connaître un homme qui pendant toute une longue vie s'est dévoué pour une idée, pour l'idée la plus féconde des temps modernes : la régénération des peuples par l'éducation élémentaire, un homme dont cette idée fut la seule passion, un homme qui a toujours aimé les pauvres, les faibles et les ignorants, malgré leurs vices qui lui faisaient horreur, qui voulait instruire et moraliser le peuple avant qu'on eût



appris à le craindre, et qui, dans son ardent amour de l'humanité, essayant tous les moyens de la servir, s'est fait tour à tour théologien, jurisconsulte, agriculteur, fabricant, auteur, journaliste et maître d'école; un homme qui, encensé tantôt par le peuple, tantôt par les souverains, ne s'est laissé distraire de son but, ni par l'orgueil ou l'ambition, ni par l'intérêt de sa famille; un homme qui, aux dons du génie le plus fécond, le plus hardi et le plus original, a joint jusqu'à son dernier jour l'abandon, la confiance absolue, la naïveté inhabile du petit enfant.

Tel fut bien Pestalozzi. A une autre époque, et dans un autre milieu, il eût été un saint; l'église catholique en a peu de plus grands et de plus purs.

La vie de cet homme présente tous les contrastes; et l'on y peut trouver toutes les excentricités, toutes les maladresses, même toutes les folies, si l'on n'est pas guidé par une connaissance parfaite de son caractère et surtout de l'idée qui a toujours été le mobile de sa conduite.

Sa confiance enfantine l'a empêché de bien connaître les hommes de son temps, elle l'a fait tomber dans mainte erreur, elle a amené la ruine de ses entreprises; et le monde, qui ne croit qu'au succès, a condamné Pestalozzi.

Mais la postérité ne reste point injuste envers lui<sup>1</sup>; au-

<sup>1</sup> La ville d'Yverdon se prépare à élever un monument à l'homme qui l'a illustré pendant une vingtaine d'années. On a recueilli les fonds nécessaires à l'érection d'une statue en bronze représentant Pestalozzi avec deux enfants pauvres. Un artiste suisse, M. Lang, de Bienne, est à l'œuvre, et l'on espère pouvoir inaugurer le monument au printemps de 1889.

jourd'hui on vénère sa mémoire, on admire son dévouement, on reconnaît qu'on lui doit la réforme de l'enseignement élémentaire, réforme commencée, mais loin d'être accomplie, malgré tous les progrès déjà réalisés.

Cependant on connaît encore bien peu Pestalozzi; on ne le comprend pas; on ne se fait qu'une idée bien vague des principes qui le dirigeaient et du but qu'il a poursuivi avec tant de persévérance pendant sa carrière si longue, si abreuvée de mécomptes, et dont tant de fois l'infatigable activité a paru brisée pour jamais.

Pestalozzi a toujours poursuivi le même but, et l'idée qui l'animait n'a pas changé. Mais cette idée s'est développée avec l'âge et par l'expérience: chaque fois qu'une illusion de sa jeunesse se dissipait, son œuvre lui apparaissait plus grande, plus belle et plus sainte, et les moyens qu'il avait employés toujours plus insuffisants; c'est pourquoi jusqu'à la fin il chercha à les perfectionner et à les compléter. Jamais homme ne fut moins satisfait de lui-même et ne profita mieux de ses expériences. Une seule fut perdue pour lui, c'est celle de l'ingratitude et de la méchanceté des hommes: les ingrats ne diminuèrent point sa bonté, les trompeurs n'altèrent pas sa confiance.

L'histoire de Pestalozzi doit être surtout l'histoire de sa pensée, c'est-à-dire l'histoire du développement de l'idée dont il a successivement cherché à réaliser les différentes phases, dans les diverses sphères d'activité qui ont rempli sa vie. Ce n'est qu'ainsi qu'elle peut être vraie, claire et complète.

Telle est la tâche que nous nous sommes imposée en



écrivait ce livre ; il nous semblait nécessaire, pour tous ceux qui veulent bien comprendre l'œuvre de Pestalozzi, d'en connaître les vrais résultats, et d'en recueillir des instructions pratiques pour le perfectionnement de l'éducation.

Pestalozzi était homme : il a eu ses erreurs et ses faiblesses. Chercher à les dissimuler, ce serait manquer à la fois au public et à Pestalozzi. Au public, l'historien doit toute la vérité ; à Pestalozzi, il doit de montrer cet homme extraordinaire tel que lui-même a voulu se livrer au jugement de la postérité. Dans son excès d'humilité et de support, il a été jusqu'à dire que ses fautes seules ont été la cause de ses malheurs. (*Chant du cygne.*) Il s'est accusé lui-même pour sauver l'idée bienfaisante qu'il laissait à l'humanité. Sa gloire ne perdra rien à ce qu'on respecte cette dernière volonté.

Le grand et beau caractère de Pestalozzi ne ressemble à aucun autre ; il tient à la fois de l'aigle et de la colombe, du lion et de l'agneau ; de la femme et de l'enfant, plus peut-être que de l'homme. On n'en peut bien comprendre toute l'originalité qu'en l'étudiant dès ses premiers développements. Voilà pourquoi rien n'est insignifiant dans les détails que nous avons pu recueillir sur l'enfance d'un homme qui a déjà eu tant de biographes, et dont néanmoins l'histoire présente encore tant de lacunes et d'erreurs.

Parmi les ouvrages sans nombre publiés sur Pestalozzi, nous devons distinguer celui de M. Pompée, couronné par l'Académie des sciences morales et politiques, et imprimé à Paris en 1850. Il donne des faits qui manquent

en général dans les biographies suisses et allemandes, et dont nous avons profité pour notre travail ; il trace un tableau vrai et animé de la personne, de la vie et du dévouement de Pestalozzi. Mais le récit de la chute de l'institut d'Yverdon y est mêlé d'erreurs et de fausses appréciations bien surprenantes ; on doit croire que l'auteur a puisé à une source qui ne méritait pas toute confiance, et c'est sans doute ce qui l'a rendu injuste envers plusieurs des amis et des collaborateurs de Pestalozzi.

Avant de terminer ce travail, qui nous occupe depuis fort longtemps, nous avons eu le bonheur de profiter des nombreuses publications allemandes qui, depuis quelques années, sont venues répandre de nouvelles lumières sur la vie et sur les travaux de Pestalozzi.

Deux ouvrages surtout nous ont été d'un précieux secours :

C'est d'abord celui de M. Morf, ancien chef de l'école normale du canton de Berne, puis directeur de la maison des orphelins à Winterthour, intitulé : *Documents pour servir à la biographie de Henri Pestalozzi*. C'est avec un zèle infatigable que M. Morf a compulsé les archives, les correspondances privées, les papiers de famille, qui pouvaient servir à mettre au grand jour la vie de son héros<sup>1</sup> ; c'est aussi avec la sagacité d'un pédagogue éminent qu'il apprécie l'œuvre du réformateur de l'éducation.

<sup>1</sup> M. Morf a particulièrement consulté la riche collection de manuscrits, lettres et papiers de la famille Pestalozzi, qui se trouve entre les mains de M<sup>me</sup> la bourgmestre Zehnder-Stadlin, à Zurich. Il les a publiés dernièrement dans son ouvrage intitulé *Einige Blätter aus Pestalozzis Lebens- und Leidensgeschichte*.



C'est ensuite celui de M. Seyffarth, recteur à Luckenwalde, près de Brandebourg, qui a publié de 1870 à 1873, en dix-huit volumes, la première édition vraiment complète des œuvres de Pestalozzi. Celle de Cotta, en 1826, comprenait plusieurs livres qui n'ont point été écrits par le maître, mais seulement par ses collaborateurs, tandis qu'il y manquait plusieurs des ouvrages de Pestalozzi, même des plus importants. M. Seyffarth a réussi à enrichir encore sa collection de plusieurs opuscules intéressants et caractéristiques qui étaient restés inédits; enfin il a fait précéder chaque écrit d'une précieuse introduction.

Pourquoi, depuis quelques années, l'Allemagne produit-elle tant de livres, de brochures, de conférences sur Pestalozzi? C'est qu'elle sent qu'elle lui doit sa puissance actuelle.

Après Iéna, elle a adopté les principes du réformateur suisse, tandis que Napoléon persistait à les repousser.

C'est dans cet esprit qu'elle a réorganisé son instruction publique qui lui a donné une génération non seulement instruite, mais surtout forte de sa capacité à s'approprier et à appliquer toute instruction. Plus tard, et peu à peu, on a négligé en Allemagne la doctrine de Pestalozzi, particulièrement au point de vue moral; les écoles prussiennes ont dégénéré, elles seraient incapables aujourd'hui de former des hommes pareils à ceux que ce pays possède encore dans la force de l'âge; tous les bons esprits le sentent bien, et ils s'efforcent de remettre en honneur l'homme dont la doctrine éducative a relevé la Prusse lorsqu'elle était tombée si bas.

Pendant les fêtes de Pâques 1872, il y eut à Berlin un congrès des délégués des sociétés d'instituteurs des provinces de Brandebourg, Saxe, Hanovre et Hesse-Nassau. Il représentait plus de dix mille sociétaires, et il décida la création d'une société nationale des instituteurs allemands, dont le siège central fut fixé à Berlin.

Le 4 avril, les délégués de cette assemblée furent reçus en audience par le docteur Falk, ministre des cultes et de l'instruction publique, et lui présentèrent trois demandes au nom du congrès.

Voici, d'après le *Courrier du Hanovre*, comment était rédigée la troisième demande.

« Extension du programme d'étude des instituteurs, et organisation des écoles normales d'après les principes pédagogiques de Pestalozzi, lesquels ont autrefois joui de tant de faveur en Prusse, grâce à la protection de la reine Louise, de Stein, de Guillaume de Humboldt, de Fichte, etc., et ont contribué si visiblement à la régénération du pays. »

En France, c'est aux efforts des Cochin et des Ph. Pompée qu'on doit les premiers essais de réforme des méthodes d'éducation dans le sens de Pestalozzi. Ce n'est pas que le mérite des travaux du pédagogue suisse n'ait été reconnu dès l'origine par un grand nombre d'hommes distingués appartenant à tous les régimes et à toutes les opinions. Il suffit de citer : Maine de Biran, de Vailly, Georges Cuvier, de Gérando, de Lasteyrie, M<sup>me</sup> de Staël, de Clermont-Tonnerre, de Dreux-Brézé, Bourbon-Busset, Biot, Geoffroi-Saint-Hilaire, Sébastiani, de Laborde, Gaultier, Jomard, Choron, Ordinaire, Matter, Delessert,



de Broglie, Casimir Perrier, Victor Cousin. Mais c'est depuis les travaux de M<sup>me</sup> Pape-Carpentier, surtout depuis les conférences sur l'enseignement intuitif faites à l'exposition universelle de 1878 qu'on peut dire que tout ce qu'il y a en France d'intelligent parmi les maîtres s'est appliqué à ramener l'enseignement élémentaire aux principes posés par Pestalozzi. Les ouvrages de pédagogie publiés depuis dix et quinze ans sont tous animés de cet esprit et, s'ils ne préconisent pas tous explicitement la méthode de Pestalozzi, ils obéissent du moins à cette tendance. Puisse le livre que nous publions contribuer à la réussite de leurs efforts !

## HISTOIRE DE PESTALOZZI

DE SA PENSÉE ET DE SON ŒUVRE

### CHAPITRE PREMIER

#### Pestalozzi enfant.

Influence du foyer domestique sur son caractère ; celle de l'école ; celle du séjour à la campagne. Pour servir le pauvre peuple, il veut être pasteur de village.

En 1567, la ville de Zurich recevait au nombre de ses bourgeois Antoine Pestalozzi, protestant réfugié de Chiavenna, qui avait épousé Madeleine de Muralt de Locarno, également exilée de son pays pour avoir embrassé la réforme. C'est d'eux qu'est descendu André Pestalozzi, pasteur à Höngg, près Zurich, et grand-père de celui dont nous écrivons l'histoire<sup>1</sup>.

Le fils d'André s'appelait Jean-Baptiste ; il exerçait honorablement à Zurich l'état de chirurgien, et s'était acquis de la réputation comme oculiste ; il avait épousé Susanne Hotz, de Richtersweil, beau village sur les bords du lac de Zurich ; elle était sœur du docteur

<sup>1</sup> Les registres de la paroisse de Höngg prouvent l'erreur de quelques biographes de Pestalozzi, qui ont nommé ce pasteur Hotz, et ont fait de lui le grand-père maternel de leur héros.